

Une « période sans nom ». Les années 1780-1820 et la fabrique de l'histoire littéraire. Sous la direction de FABIENNE BERCEGOL, STÉPHANIE GENAND et FLORENCE LOTTERIE. Paris, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », 2016. Un vol. de 452 p.

Les trois coordinatrices de l'ouvrage, Fabienne Bercegol, Stéphanie Genand et Florence Lotterie, ont réuni dans ce volume vingt-deux contributions qui entendent moins apporter de nouveaux éclairages sur la période considérée qu'interroger les périodisations séculaires léguées par l'histoire littéraire et, plus largement, les discours et approches critiques tenus sur cette période depuis le XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui. Il ne s'agit donc pas, prioritairement du moins, de proposer une histoire nouvelle des années 1780-1820 mais de soumettre au lecteur une série d'enquêtes sur la « fabrique de l'histoire littéraire » et son épistémologie. Le mérite de la période en question est, dans ce cadre, de montrer les limites des démarches traditionnelles, qu'il s'agisse des découpages séculaires, disciplinaires, mais aussi nationaux, de la question des *minores*, du classement par genres ou même des approches strictement poétiques qui ont naguère fleuri et qui, systématiquement, achoppaient sur la difficulté à conjuguer les enjeux esthétiques et historico-politiques.

Après une introduction substantielle de Florence Lotterie, la contribution de Michel Delon rappelle la fécondité des recherches proposées sur cet empan chronologique depuis quarante ans, et notamment depuis le fameux colloque organisé en 1972 à Clermont-Ferrand, *Le Prémantisme, hypothèse ou hypothèque*, dont la version imprimée (Paris, Klincksieck, 1975), toujours fort précieuse, alimente un certain nombre des contributions réunies ici. L'« anonymat » de la période (Florence Lotterie rappelle que la formule qui donne son titre au volume est empruntée à Simone Balayé et Jean Roussel) recouvre en réalité, comme le montrent Michel Delon et, plus loin dans le volume, Stéphane Zékian, des dénominations multiples, au premier chef celle de « prémantisme » mais aussi celle de « tournant des Lumières » ou encore de « premier romantisme », de « secondes Lumières » – plus récemment usité – ou enfin de « néoclassicisme », emprunté à l'histoire de l'art.

Organisé en deux parties (« Échelles historiographiques » ; « Vertus de l'inassignable »), elles-mêmes découpées selon des catégories subtiles et soucieuses d'éviter toute simplification, le volume propose en réalité deux interrogations majeures : la première est incontestablement celle de l'historiographie de « la période sans nom », et cela depuis le XIX^e siècle. C'est de ce sujet que relèvent les contributions de Mariane Bury qui s'intéresse à la façon dont la période est traitée dans les manuels d'histoire littéraire au moment où précisément s'institutionnalise cette discipline. Tel est encore l'objet de Jean-Noël Pascal, de Paul Kompanietz, de Pierre Glaudes et de José-Luis Diaz qui traitent respectivement des historiographes de la « période sans nom » que sont Marie-Joseph Chénier, Nodier, Barbey d'Aurevilly et Sainte-Beuve. Claude Millet inscrit son propos dans cet ordre de préoccupations en montrant comment la littérature de cette période est occultée, chez les historiens du XIX^e siècle, par le politique, de même que Stéphane Zékian qui invite son lecteur à revenir vers les « illusions d'optique » rétrospectives qui masquent en particulier le renouvellement des partages disciplinaires qui se jouent autour de 1800.

Quant à la seconde question qui manifestement organise le volume – et qui à sa façon découle de la première, c'est-à-dire celle des héritages historiographiques –, c'est celle des marginalités, opposées à ces « phares », certes problématiques, que sont Chateaubriand (E. Tabet et S. Baudoin), Germaine de Staël (S. Genand) et Benjamin Constant (B. Didier). Ces marges peuvent être de tous ordres. Elles sont géographiques avec C. Jacquier et J.-D. Candaux qui explorent respectivement la poésie suisse des années 1780 et la presse périodique avec la *Bibliothèque britannique* (1796-1815), passionnante publication scientifique et littéraire, portant sur la réception de l'actualité britannique depuis la Suisse. Ce sont encore des interactions sensibles à l'échelle européenne qui alimentent le propos de P. Marot nous invitant à lire le

premier romantisme français à la lumière paradoxale du romantisme allemand. Ces marges relèvent aussi de l'histoire littéraire avec Joubert (qui conduit E. Beaulieu à s'interroger sur le « régime d'historicité » du premier romantisme) ou Pigault-Lebrun dont le destin posthume est très précisément retracé par S. Charles.

Mais c'est aussi et surtout à la question féminine que le volume fait la part belle. Après C. Seth qui s'interroge sur ce qu'est une « femme auteur », F. Bercegol, S. Lorusso, A. Legrand et V. Cossy font porter leurs analyses sur la réception des œuvres de Mme de Genlis, Sophie Cottin, Claire de Duras et Isabelle de Charrière.

Ce beau volume inspire peu de regrets : quelques coquilles ou, dans un autre registre, la mention trop discrète de certains travaux déterminants comme ceux de Jean-Claude Bonnet. Il suscite en revanche admiration et désir d'émulation. Ses contributions, toutes stimulantes, ont pour mérite de proposer un bilan de quarante ans de recherche sur un objet fuyant – et pour cette raison particulièrement remarquable –, de multiplier, de croiser et de renouveler les approches méthodologiques et de proposer enfin des perspectives prometteuses : la « période sans nom », manifestement, encourage et appelle entreprises de déchiffrements et questionnements méthodologiques.

SOPHIE LEFAY